

LE LIVRE DE SAINT JACQUES

ET

LES ROUTES DU PÈLERINAGE DE COMPOSTELLE

Par E. LAMBERT

Lorsqu'on étudie le pèlerinage de Compostelle, on s'attache surtout à la période de sa plus grande prospérité, lorsque, vers la fin du XI^e et du XII^e siècle, à l'époque des chansons de geste et de l'art roman, il a joué dans l'histoire littéraire et artistique aussi bien que religieuse un rôle considérable; et c'est pourquoi l'une des principales sources de cette étude est le *Liber sancti Jacobi*, vaste recueil qui fut alors consacré à la gloire et au culte de l'apôtre Jacques le Majeur, et dont l'exemplaire le plus complet et le plus ancien connu est le manuscrit de Compostelle généralement désigné sous le nom de *Codex Calixtinus*.

Comme l'a montré Joseph Bédier¹, ce recueil, qui paraît avoir été composé aux environs de 1140, constitue un tout véritable auquel une unité profonde est donnée par la dévotion à saint Jacques de Galice telle qu'elle atteignit sa plus grande faveur vers le moment où l'ouvrage fut ainsi rédigé. Mais on n'en doit pas moins distinguer dans les cinq livres qui constituaient primitivement le *Codex Calixtinus* des parties assez diverses par la date de leur rédaction première autant que par leur sujet même. Les livres I à III y forment un premier ensemble d'un caractère plus spécialement religieux et hagiographique comprenant successivement une anthologie de sermons et de pièces liturgiques sur saint Jacques, un recueil de ses miracles, et un récit de son martyre et de la translation de son corps en Galice. Puis venait dans le manuscrit de Compostelle un IV^e livre qui en fut détaché pour être relié à part au XVII^e siècle et contient, sous le titre général d'*Historia Karoli Magni et Rotholandi*, une suite composite de chapitres faussement attribuée à l'archevê-

1. *Les Légendes épiques*, tome III, Paris, 1912, p. 41-182.

que Turpin, — d'où le nom qui lui est souvent donné de *Chronique du Pseudo-Turpin*, — que son auteur a prétendu identifier par des lettres non moins apocryphes attribuées au pape Calixte II, et qui a eu au Moyen âge une extraordinaire diffusion. Enfin le dernier livre du recueil, beaucoup plus homogène dans son ensemble, est un *Guide du Pèlerin de Compostelle*, qui constitue sur le pèlerinage proprement dit, sur ses routes, sur la ville et la basilique de Saint-Jacques de Galice vers le milieu du XII^e siècle un document d'une précision exceptionnelle². Il présente plus spécialement d'étroits rapports avec une partie également assez homogène de la *Chronique du Pseudo-Turpin*, qui contient une sorte de petite geste de la mort de Roland à Roncevaux où l'on trouve aussi sur le pèlerinage et ses routes d'autres indications fort importantes.

Il s'en faut cependant que l'on doive limiter l'histoire du pèlerinage de Compostelle à l'époque où fut écrit le *Codex Calixtinus*. De nos jours, où les grands sanctuaires de Lourdes et de Lisieux ont remplacé celui de Compostelle dans la dévotion de l'Europe Occidentale, les chemins de fer et les agences de voyages, l'industrie hôtelière et les syndicats touristiques se sont substitués à l'organisation séculaire des vieilles routes que suivaient jadis à pied les pèlerins, et aux fondations hospitalières et confraternelles où ils trouvaient asile au cours de leurs longues randonnées et où ils se groupaient à leur retour. Mais ces récents pèlerinages, dont la brièveté trépidante est un symbole de notre époque, représentent dans le temps bien peu de chose et réunissent en quantité bien peu de personnes par rapport à l'extraordinaire mouvement populaire qui, depuis le X^e siècle jusqu'à l'extrême fin du XVIII^e, lançant loin de chez eux pour des mois sur les routes d'innombrables masses de gens de toutes conditions, entraîna des foules énormes par delà les Pyrénées et fit naître, jusque dans les moindres paroisses de nos provinces, des centres particuliers de vie religieuse. Aux environs de 1900 on pouvait voir passer encore de temps en temps sur les routes du Pays basque quelques pèlerins vêtus du traditionnel cos-

2. L'édition la plus récente de la *Chronique du Pseudo-Turpin* est celle de M. Meredith JONES : *Historia Karoli Magni et Rotholandi*, Paris, 1936. Le *Guide du Pèlerin de Saint-Jacques de Compostelle* a été en dernier lieu édité et traduit par Mlle Jeanne VIELLARD (Mâcon, 1938). C'est à ces éditions de ces deux textes que nous renvoyons ici.

tume à coquilles; et il a subsisté jusqu'à nos jours, dans telle bourgade des Pyrénées ou du Massif Central, une confrérie de Saint-Jacques avec sa chapelle et son culte, son règlement et sa bannière, ses processions, ses banquets et ses enterrements, lointaines survivances à notre époque de la place que le pèlerinage de Compostelle a continué de tenir dans la vie populaire française pendant près de dix siècles.

Ce ne fut pas sans doute sans que le pèlerinage ait eu à passer par des alternatives de prospérité ou de décadence, et ce ne fut pas non plus sans qu'il ait dû se transformer au cours des âges, à mesure que changeaient en France les conditions de la vie politique, sociale et religieuse. La période des origines fut courte, car c'est seulement en l'an 900 que le siège épiscopal d'Iria Flavia fut transféré à Compostelle, et l'on ne commença guère qu'après cette date à y venir de France, le plus ancien pèlerin français connu ayant été en 951 l'évêque du Puy Godescalc. Vers la fin du x^e siècle, les invasions des Musulmans et de l'Amiride El Mansour en Navarre, dans la Rioja et jusqu'en Galice, où la ville même de Compostelle fut prise et mise à sac en 997, ralentit pour un temps l'essor naissant du culte de saint Jacques en rendant inaccessible le sanctuaire et le tombeau de l'apôtre par la voie que les pèlerins commençaient à suivre pour venir de France par les cols des Pyrénées occidentales. Mais dès le premier quart du xi^e siècle, le roi Sanche le Grand rendit à nouveau cette route plus sûre en Navarre et dans le bassin supérieur de l'Èbre, et le pèlerinage put désormais s'organiser progressivement pour attendre bientôt sa plus grande prospérité. On vit alors pendant plus de deux cents ans affluer des points les plus divers du monde chrétien vers la Galice des foules énormes de pèlerins, denses parfois au point d'encombrer les routes, et comprenant des gens de toutes sortes, parmi lesquels les plus grands personnages du temps et plusieurs souverains. Au xiii^e et au xiv^e siècle, la faveur où l'on tenait le pieux voyage se maintint; c'était une des pénitences les plus réputées, et l'on voit par exemple en 1326 le traité d'Arques stipuler le départ pour Saint-Jacques de Compostelle de cent personnes de Bruges, tandis que cent autres devaient aller à Notre-Dame de Rocamadour, et autant à Saint-Gilles de Provence. La période de la guerre de Cent Ans, qui fut particulièrement troublée dans le Sud-Ouest de la France, n'empêcha pas la fin du Moyen âge d'apporter

au pèlerinage de Galice un regain de faveur, comme l'indiquent de curieux récits de voyages tels que ceux du seigneur de Caumont-sur-Garonne en 1418 ou du gentilhomme de Cologne Arnold von Harff vers la fin du xv^e siècle. Après les Guerres de Religion, le début du xvii^e siècle amena ensuite, avec un renouveau de la vie catholique en France, une reprise de popularité du pèlerinage de Compostelle qui dura dans certaines provinces jusque vers l'époque de la Révolution : de là, pendant cette dernière période de prospérité du pèlerinage, un grand nombre de fondations nouvelles, et aussi des abus et des supercheries de la part de faux pèlerins dits « coquillards »³ qui, attestant par leur fréquence même quelle place la dévotion à saint Jacques tenait dans la vie du temps, nécessitèrent à maintes reprises des édits royaux interdisant de quitter le royaume sans autorisation du Roi et des évêques.

Pendant la période presque millénaire où le pèlerinage de Compostelle resta ainsi populaire en France, il dut forcément se transformer considérablement, la tradition s'en maintenant malgré tout, telle en grande partie qu'elle s'était formée vers l'époque où avait été rédigé dans le *Codex Calixtinus* le *Guide* qui en constituait la dernière partie. Le *Guide du Pèlerin de Saint-Jacques* au xii^e siècle conserve donc, avec la petite geste de la mort de Roland contenue dans le *Pseudo-Turpin*, une valeur documentaire exceptionnelle pour étudier même jusqu'à nos jours l'histoire du pèlerinage et l'organisation de ses routes ; mais dès le temps où il fut composé, il était loin cependant, sur bien des points, d'être complet. C'est ce que nous voudrions analyser ici sommairement.



Dans sa description du *Chemin de Saint-Jacques (iter Sancti Jacobi)*, c'est-à-dire l'ensemble du parcours que devaient sui-

3. On trouvera une curieuse attestation de cet état de choses au xvii^e siècle dans le testament du chanoine d'Austruy rappelant en 1662 les donations faites par lui à l'Hôpital Saint-Jacques de Rodez « pour la nourriture des pauvres pèlerins malades qui ont leur bonne carte de confession de Rome ou Saint-Jacques, vraiment pèlerins, et non pour les *coquillards* et pèlerins sauvages qui ne font jamais que courir pour vendre des marchandises, qui sont le plus souvent mieux reçus des hospitaliers que les bons pèlerins ». (Cité par le D^r VIALLET, *Histoire de l'Hôpital Saint-Jacques Hôtel-Dieu de Rodez*, Rodez, 1864).

vre les pèlerins pour accomplir jusqu'à son terme leur long voyage, le *Guide* distingue entre les *voies jacobites* diverses (*viae Sancti Jacobi, viae jacobitanae, viae tendentes ad Sanctum Jacobum*), c'est-à-dire les routes particulières qui les conduisaient en France jusqu'à la dure traversée des Pyrénées, et l'itinéraire qu'ils avaient à prendre ensuite en Espagne jusqu'à Compostelle. La partie espagnole de la route est de beaucoup celle que le *Guide* décrit avec le plus de précision. Le parcours en est minutieusement détaillé par deux fois, d'abord au chapitre II dans une énumération des étapes où l'on pouvait s'arrêter (*dietae*), puis au chapitre III dans un dénombrement des villes (*urbes*) et des bourgs de quelque importance (*villae*) que l'on rencontrait chemin faisant; en outre, le chapitre VI indique quels cours d'eau les pèlerins avaient à traverser, en spécifiant si l'eau en était bonne ou dangereuse; et enfin le chapitre VII décrit sommairement les diverses contrées par où il fallait passer, en caractérisant au fur et à mesure les populations qui les habitaient.

Il est curieux de remarquer que dans ce dernier chapitre l'auteur du *Guide* ne s'en est pas tenu comme dans les autres à la partie espagnole du Chemin de Saint-Jacques en Navarre, en Castille, dans le pays de Léon et en Galice. Il y a joint, pour commencer, la partie française du parcours qu'il connaissait apparemment pour l'avoir faite lui-même : le Poitou et la Saintonge; le Bordelais et les Landes; la partie de la Gascogne que traverse le cours inférieur des Gaves de Pau et d'Oloron; le Pays basque depuis Bayonne jusqu'aux ports de Cize. C'est surtout du Poitou et de ses habitants qu'il vante les mérites; et c'est pourquoi l'on a supposé avec assez de vraisemblance qu'il était lui-même originaire de ces régions et n'était autre, peut-être, que cet Aimery Picaud de Parthenay-le-Vieux auquel on attribue souvent tout ou partie du *Codex Calixtinus* et dont la personnalité demeure par ailleurs entièrement inconnue. « Le Pays des Poitevins est, dit-il, facile, excellent et plein de toutes sortes de félicités. Les Poitevins sont des héros courageux et des guerriers virils, très habiles au tir de l'arc, au jet des flèches et au maniement des lances, audacieux au combat, très rapides à la course, élégants dans leur costume, très beaux de visage, astucieux dans leurs discours, très larges dans leurs dons, généreux dans leur hospitalité. » Les éloges diminuent ensuite à mesure que l'on descend vers le Midi : « Les Saintongeais ont déjà un parler grossier,

mais celui des Bordelais l'est encore davantage » ; on trouve, il est vrai, chez ceux-ci de très bon vin et du poisson en abondance ; après quoi, le pays landais est « désolé et l'on y manque de tout... ; les Gascons sont légers en paroles, bavards, moqueurs, débauchés, ivrognes, gloutons, mal vêtus et besogneux, entraînés cependant aux combats et très hospitaliers envers les pauvres. » L'auteur du *Guide* stigmatise leurs mœurs et maudit en particulier la cupidité qui ne recule pas devant le crime des riverains des deux Gaves entre lesquels s'élève l'abbaye de Saint-Jean de Sorde.

Mais c'est à propos des Basques et des Navarrais que l'âpreté de sa description atteint la plus véhémente virulence. Sans doute avait-il eu particulièrement à s'en plaindre. Le fait est qu'il envoie littéralement au diable ceux du versant français aussi bien que du versant espagnol des ports de Cize. « C'est, dit-il, une population barbare, différente des autres dans ses habitudes comme dans son essence, pleine de toutes les méchancetés, noire de teint, déplaisante à voir, malhonnête, perverse, perfide, sans foi et corrompue, débauchée, ivrogne, experte en tout ce qui est violence, féroce et sauvage, déloyale et fausse, impie et farouche, cruelle et hargneuse, sans aucune éducation, instruite uniquement dans tous les vices et toutes les iniquités, semblable en méchanceté aux Gètes et aux Sarrasins, ennemie en tout point de notre gent de France ; pour une seule pièce de monnaie un Navarrais ou un Basque tue, s'il le peut, un Français » ; et notre Poitevin complète ce tableau flatteur en donnant, sur les mœurs dans ces régions, les détails les plus scabreux. Après quoi il s'adoucit à nouveau progressivement à mesure qu'il avance en Espagne : la Castille et la Tierra de Campos sont riches et fertiles en pain, en vin, en viande, en poisson, en lait et en miel, si les arbres y manquent et si les hommes y sont « mauvais et vicieux » ; et les habitants de la Galice enfin, pays verdoyant et boisé où abondent entre autres richesses des « trésors sarrasins », sont parmi tous les Espagnols, malgré leur propension à la colère et leur goût de la chicane, « ceux qui ressemblent le plus par leurs mœurs à notre gent de France ».

**

Pour traverser les Pyrénées, les pèlerins de Saint-Jacques passaient, d'après le *Guide* du XII^e siècle, soit par le Somport d'Aspe,

soit par les ports de Cize. Aussitôt après cette dure étape, ils pouvaient trouver asile sur le versant espagnol soit à l'hôpital de Sainte-Christine, soit à celui de Roncevaux; puis ils descendaient par la haute vallée de l'Aragon, ou bien ils rejoignaient celle de l'Arga; et les deux *voies jacobites* qu'ils suivaient ainsi au delà des monts se réunissaient en Navarre à Puente la Reina, un peu au Sud-Ouest de Pampelune, pour ne plus former désormais sur la plus grande partie du trajet en Espagne qu'une route unique, que l'on appelait proprement le *Chemin français*, ou plus simplement encore *El Camino*.

Entre les cols pyrénéens et Puente la Reina, les pèlerins paraissent avoir suivi la route qui descendait du Somport par la vallée de l'Aragon depuis bien plus longtemps que celle qui passait par les ports de Cize et rejoignait ensuite la vallée de l'Arga. La réputation de l'hôpital de Sainte-Christine, réorganisé dès 1108 au-dessous des ports d'Aspe, était en effet beaucoup plus ancienne que celle de l'hôpital de Roncevaux, qui venait seulement d'être fondé en 1132 au-dessous des cols de Bentarté et d'Ibañeta; et c'est pourquoi le *Guide*, reprenant sans doute une indication qui avait encore cours parmi les pèlerins au temps où il fut rédigé, range l'hôpital de Sainte-Christine, avec ceux de Jérusalem et du Mont Joux au Grand Saint-Bernard dans les Alpes sur la route de Rome, parmi les trois plus importants hospices de la Chrétienté, « colonnes nécessaires entre toutes instituées par Dieu en ce monde pour soutenir ses pauvres », alors qu'il ne classe pas dans cette catégorie exceptionnelle celui de Roncevaux sur lequel il insiste pourtant beaucoup plus par la suite. De plus, c'est seulement le long de cette route que se trouvaient d'anciens sanctuaires, tandis qu'il n'y en avait pas entre Roncevaux et Pampelune; et il en était de même sur son parcours français jusqu'au Somport, qui passait par l'antique civitas et vieille ville épiscopale d'Oloron avec ses sanctuaires de Sante-Croix et de Sainte-Marie⁴ dont l'équivalent n'a jamais existé dans la région de Saint-Jean-Pied-de-Port. Près de la vieille ville épiscopale de Jaca, où les pèlerins faisaient étape et qui était restée jusqu'à la reconquête de Huesca en 1096 la capitale des rois d'Aragon, le monas-

4. C'était déjà l'antique voie romaine de Bencharnum (aujourd'hui Lescar) au Summus Pyrenaeus (aujourd'hui le Somport), jalonnée d'après l'*Itinéraire d'Antonin* par Iluro (Oloron), Aspalluga (Accous), et Forum Ligneum (Urdoes), et continuant ensuite par Jaca vers Saragosse.

tère de San Juan de la Peña était de fondation très ancienne, et il conserve encore aujourd'hui des restes d'une église préromane; il avait adopté le premier en Espagne la réforme clunisienne, et reçu à l'époque romane les sépultures des souverains de la dynastie aragonaise. Un peu plus loin, à l'entrée de la Navarre, au-dessus de la petite ville de Tiermas où les pèlerins faisaient étape ensuite, l'abbaye de San Salvador de Leyre, qui servit de même de panthéon funéraire à la maison royale navarraise, était également très ancienne par ses origines; après avoir été détruite par El Mansour vers la fin du x^e siècle, elle avait été réformée par les moines de Cluny très vite après San Juan de la Peña, et elle a conservé elle aussi de très importantes constructions romanes où se retrouve l'influence de l'art français. De tout cela, il est vrai, le *Guide* ne parle point, quoique ayant été écrit à une époque déjà postérieure, et il se borne à mentionner sur cette route les étapes des pèlerins et les bains chauds de Tiermas. Son auteur n'était probablement point passé par là lui-même lorsqu'il était venu de France en Espagne; et surtout il n'y trouvait pas les souvenirs légendaires de la geste carolingienne de Roland qu'il paraît avoir été tout particulièrement soucieux de recueillir en France et en Espagne pour les signaler aux pèlerins, et qu'il rencontrait au contraire à chaque pas sur l'autre route, aussi bien en Aquitaine et sur le versant français du Pays basque que dans la Navarre espagnole jusqu'à Pampelune et Estella.

Telle est évidemment la raison pour laquelle le *Guide* se montre au contraire spécialement informé sur la route de Roncevaux et fournit à ce sujet de nombreuses indications que complètent encore celles de la petite geste de la mort de Roland dans le *Pseudo-Turpin*. Pas plus que de Jaca ou de San Juan de la Peña et de Leyre, l'auteur du *Guide* ne se soucie beaucoup de la capitale navarraise de Pampelune, de la cathédrale qui existait alors entre autres importantes églises dans cette ville et de son cloître roman dont il ne reste aujourd'hui que quelques chapiteaux. Par contre, il revient à plusieurs reprises, au chapitre III, au chapitre VI, au chapitre VII, sur tout ce qu'il a vu et remarqué sur ce parcours dans le Pays basque français et dans la Navarre espagnole, notant jusqu'à un petit vocabulaire de la langue qu'on y parle. Le *Pseudo-Turpin* situait à Pampelune deux des principaux épisodes des guerres de Charlemagne en Espagne, en spécifiant par trois fois l'existence de la *voie jacobite* dans cette ré-

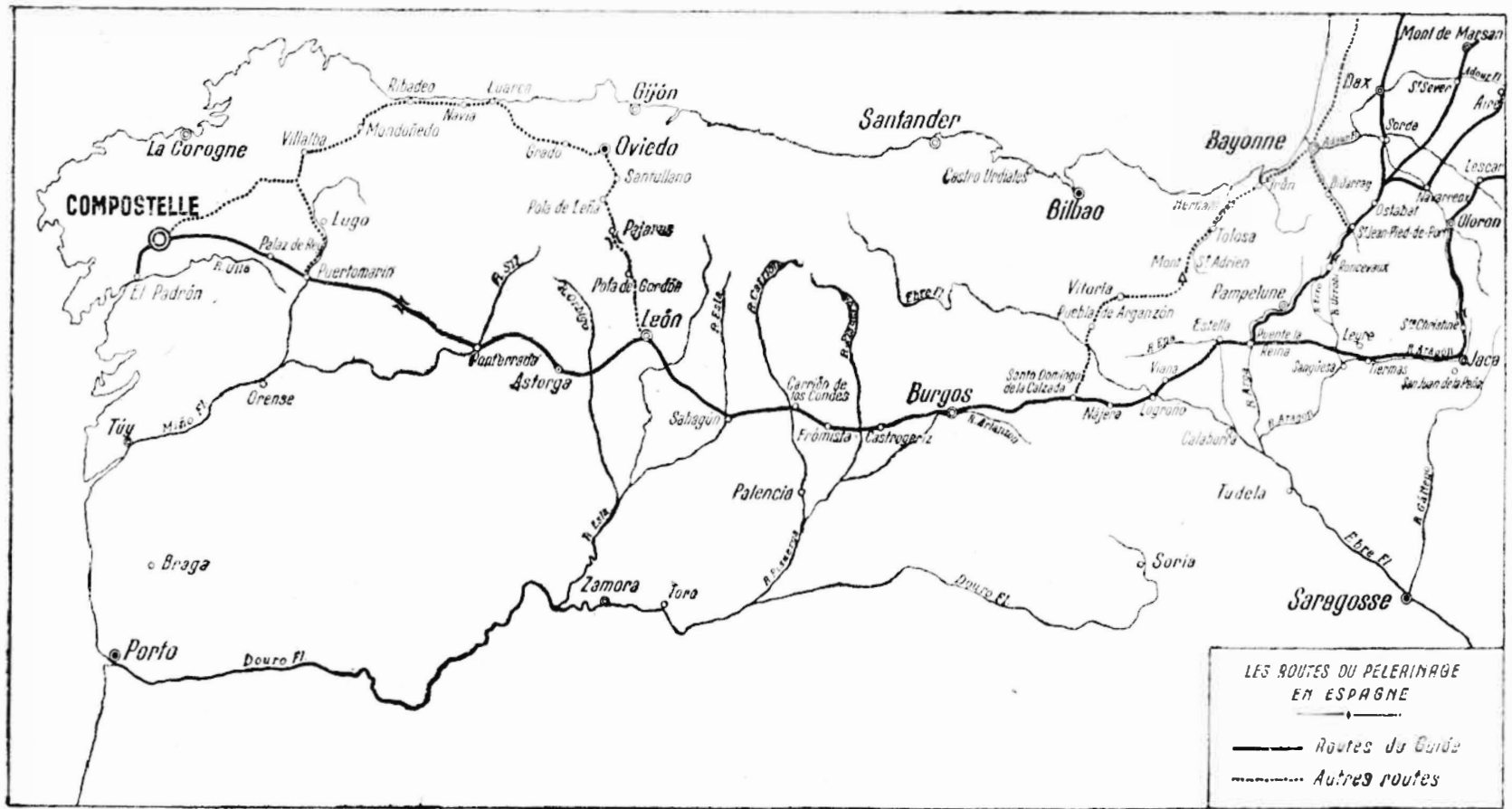


FIG. 1. — LES ROUTES EN ESPAGNE DU PÈLERINAGE DE SAINT-JACQUES DE COMPOSTELLE.

ROUTES DE COMPOSTELLE

gion⁵; et il décrit longuement à Roncevaux le champ de bataille où Roland et ses compagnons trouvèrent la mort. Le *Guide* décrit à son tour avec la plus grande précision la *Vallée de Charles*, encore appelée aujourd'hui le Val Carlos, « dans laquelle demeura Charlemagne avec ses armées quand ses compagnons furent massacrés à Roncevaux » et « par où passent également de nombreux pèlerins de Saint-Jacques qui ne veulent pas gravir les flancs du massif montagneux » de l'Altabiscar; — la *Croix de Charles*, qui marquait sur les crêtes la limite entre les diocèses de Bayonne et de Pampelune, et à côté de laquelle les pèlerins plantaient à leur tour d'innombrables croix comme autant d'étendards après s'être agenouillés dans la direction de Compostelle pour adresser leur prière à saint Jacques; — *l'hôpital de Roland*, qui venait d'être fondé dans la descente sur le versant espagnol, à côté du rocher que le héros avait fendu, disait-on, d'un triple coup de son épée, et sur lequel on construisait alors une *chapelle de Roland* avec un ossuaire pour les pèlerins morts à l'hôpital; — enfin, entre celui-ci et le bourg de Roncevaux, aujourd'hui Burguete, la plaine « où s'était livrée jadis la grande bataille qui avait coûté la vie au roi Marsire et à Roland et à Olivier et à leurs autres compagnons d'armes en même temps qu'à quarante mille hommes tant Chrétiens que Sarrasins ».

A partir de Puente la Reina, le *Guide* n'indique plus qu'une route unique jusqu'à Saint-Jacques, voie dont le tracé n'a pas varié davantage au cours des temps depuis le XII^e siècle jusqu'à l'extrême fin du XVIII^e, car nous la trouvons indiquée toujours la même sur une quantité de ces itinéraires manuscrits que les pèlerins se transmettaient souvent les uns aux autres ou notaient avant leur départ pour les emporter avec eux dans leur voyage. Le *Chemin français* passait notamment par Estella, Logroño, Nájera et Santo Domingo de la Calzada, puis par Burgos, Frómista, Sahagún et Léon, et enfin par Astorga, Ponferrada, Villafranca et Palaz del Rey. Sur ce parcours aussi, en dehors de la ville et de la basilique de Compostelle avec le tombeau de l'apôtre, le *Guide* paraît beaucoup plus soucieux de recueillir certaines traditions de la légende épique carolingienne que de détailler aux pèlerins les monuments et les pieux souvenirs qu'ils pouvaient rencontrer en chemin. Au chapitre VIII, tandis qu'il décrit longuement en

5. *Historia Karoli...*, chap. XI, p. 127; chap. XII, p. 129; chap. XIV, p. 143.

France un certain nombre de sanctuaires avec les corps saints que le pèlerinage offrait en cours de route avant Compostelle à la vénération des fidèles, il se borne pour l'Espagne à trois brèves mentions de cette sorte : c'est d'abord à Santo Domingo de la Calzada « le corps du bienheureux Dominique, confesseur, qui construisit la chaussée entre Nájera et Redecilla et y repose » ; ce sont ensuite à Sahagún « les corps des saints martyrs Facond et Primitif..., dont la fête se célèbre le 27 novembre » ; et c'est enfin « dans la ville de Léon le corps vénérable du bienheureux Isidore, évêque et confesseur ou docteur, qui institua pour les clercs ecclésiastiques une très pieuse règle, imprégna de ses doctrines le peuple hispanique, et orna la sainte église tout entière de ses écrits fleuris⁶. »

Pas plus que les anciens monastères mozarabes qui se trouvaient, près de la route du pèlerinage, entre le Somport d'Aspe et Puente la Reina, le clerc poitevin qui a rédigé vers 1140 tout ou partie du *Codex Calixtinus* après avoir sans doute fait lui-même le voyage de Galice, ne mentionne ensuite, entre Puente la Reina et Compostelle, ceux qui conservaient alors dans la région de Nájera d'importantes constructions préromanes et dont les scriptoria réputés avaient mérité au x^e siècle la visite de l'évêque du Puy Godescalc, ni ceux où ont subsisté jusqu'à nos jours, dans le pays de Léon et jusqu'en Galice, plusieurs églises construites et décorées à l'époque de la plus grande splendeur du Califat de Cordoue dans un art analogue à celui des mosquées andalouses contemporaines. A Sahagún seulement, qui était devenu au xi^e siècle la maison-mère des Clunisiens dans la péninsule, il mentionne l'ancienne basilique dont on peut voir encore au musée de Léon quelques chapiteaux mozarabes ; mais c'est parce qu'il en attribue la fondation à Charlemagne et pour y rapporter par deux fois, aux chapitres III et VIII, la tradition légendaire, également racontée plus en détail dans le *Pseudo-Turpin*, suivant laquelle « les lances plantées en terre des compagnons de Charlemagne se seraient couvertes de verdure » pendant la

6. Il semble que pour l'auteur du *Guide* et du *Pseudo-Turpin* le principal mérite de saint Isidore de Séville ait été l'institution d'une règle sur laquelle il paraît avoir assez peu de clartés, et sans doute parce que c'est d'après lui sous cette règle que le chapitre de Compostelle aurait été rangé par Charlemagne. (Cf. *Guide*, chap. ix, p. 82 ; chap. x, p. 120 ; — *Historia Karoli*, chap v, p. 103 et 293.)

nuit à la veille d'une bataille et auraient donné naissance aux « prés plantés d'arbres » que l'on y montrait encore au XII^e siècle⁷.



Il convient de remarquer en outre que la route du pèlerinage n'avait pas toujours été en Espagne celle qui est indiquée par le *Guide* d'une façon aussi précise, et que par la suite les pèlerins français y apportèrent souvent certaines variantes.

Sans parler de la route de mer, que l'on prit pour venir de France dès le Moyen âge jusqu'à la Corogne ou El Padrón avec les escales des ports de la côte basque, puis de Castro-Urdiales, Santander, Gijón et Ribadeo, un texte remarquable, sur lequel M. Cirot a récemment attiré l'attention⁸, prouve que vers la fin du X^e siècle les pèlerins avaient pendant un certain temps renoncé à venir à Compostelle par la route de la Navarre et de la Rioja. D'après ce texte, que l'on trouve reproduit à peu près sous la même forme dans plusieurs chroniques espagnoles du XII^e et du XIII^e siècle, le roi Sanche le Grand aurait, entre 1010 et 1030 environ, réoccupé et repeuplé la région de Nájera et de Logroño, et rouvert ainsi aux pèlerins la route ancienne de Saint-Jacques que la crainte des Sarrasins leur avait fait jusqu'alors éviter au profit d'une autre qui passait « par les détours de l'Alava ». Ce sont sans doute les incursions d'El Mansour en Navarre, en Castille et jusqu'en Galice dans le dernier quart du X^e siècle qui avaient fait interrompre ainsi le passage des pèlerins par la région des anciens monastères mozarabes où s'était arrêté peu de temps auparavant l'évêque Godescalc. Nous avons vu du reste comment le

7. Les termes dans lesquels le *Pseudo-Turpin* décrit Sahagún sont presque identiques, et sa description plus détaillée pourrait tout aussi bien figurer dans le chapitre du *Guide* relatif aux sanctuaires de la route du pèlerinage : « ... dans ce qu'on appelle la Tierra de Campos, sur la rivière dite le Rio Cea, dans les prés qui occupent la plaine excellente où, sur l'ordre et avec l'aide de Charlemagne, on construisit ensuite en l'honneur des saints martyrs Facond et Primitif une vaste et magnifique basilique où reposent leurs corps; on y établit une abbaye de moines et un bourg grand et très riche » (*Historia Karoli*, chap. VIII, p. 109). — D'après le *Pseudo-Turpin*, le même miracle se serait également passé à Saintes (*Historia Karoli*, chap. X, p. 117-119). La même légende du « bois des lances » qui prennent racine et fleurissent est encore rapportée dans la *Kaiserchronik* qui la situe dans le Val Carlos en l'attribuant à la légion des jeunes filles venues en Espagne au secours de Charlemagne.

8. *Per devia Alavae*, *Bulletin Hispanique*, 1934, p. 88-93.

sanctuaire de Compostelle n'avait guère pu commencer avant l'an 900 à attirer les pèlerins vers la Galice; l'obligation pour ceux-ci de faire un détour par l'Alava ne fut pas de longue durée, puisque, dès le premier quart du XI^e siècle, la sécurité de la route était à peu près rétablie; et le pèlerinage put, à partir de ce moment, jouir d'une vogue de plus en plus grande.

C'est, semble-t-il, quelque temps plus tard encore que la réputation de la légende carolingienne et de la geste de Roland attira les pèlerins vers les ports de Cize et Roncevaux au détriment de la route plus ancienne du Somport et de l'hôpital de Sainte-Christine. Cette nouvelle route, à l'organisation de laquelle fait précisément assister le *Guide* du *Codex Calixtinus*⁹, resta depuis lors la plus fréquentée jusqu'à la fin du XVIII^e siècle.

Quant au parcours du *Chemin français* entre Puente la Reina et Compostelle, cette partie de l'itinéraire resta toujours seule suivie par les pèlerins entre Santo Domingo de la Calzada et Léon depuis le XII^e siècle; mais jusqu'à Santo Domingo de la Calzada et entre Léon et Compostelle il pouvait y être apporté des variantes qui ne sont pas indiquées par le *Guide*, mais figurent par contre dans divers récits de voyages plus récents, sur certains itinéraires manuscrits, ou dans plusieurs chansons de pèlerins.

Le trajet par l'Alava ne cessa pas d'être pratiqué après comme avant l'époque du *Guide* par les pèlerins qui préféraient, pour éviter la traversée des montagnes du Pays basque, passer par Bayonne et Irun. Ils gagnaient de là par Hernani et Tolosa le défilé du Mont-Saint-Adrien avec le « trou » de sa « Pierre percée » où ils trouvaient une chapelle et un hôpital, voire même un cabaret, comme le rapporte en 1736 le pèlerin picard Guillaume Manier; et ils rejoignaient ensuite le *Chemin français* à Santo Domingo de la Calzada par Vitoria et La Puebla de Arganzón, « Victoire » et « Peuple », comme disent plusieurs chansons souvent citées du pèlerinage. De nombreux monuments attestent encore sur ce parcours, dès le XII^e et le XIII^e siècles, la transmission d'influences artistiques : c'est ainsi qu'à Armentia, tout près de Vitoria, on voit sculpté à l'église romane le même cavalier mystérieux qu'en Saintonge, à Châteauneuf-sur-Charente, Cons-

9. Sur le rôle des Augustins dans l'organisation de cette route et l'utilisation par eux de la geste de Roland, on pourra se reporter à notre étude sur *L'Historia Rotholandi du Pseudo-Turpin et le pèlerinage de Compostelle* (cf. *Bulletin de la Société toulousaine d'études classiques*, 1943.)

tantin peut-être, mais peut-être aussi saint Jacques combattant les infidèles¹⁰.

Depuis Santo Domingo de la Calzada jusqu'à Burgos et Léon, l'on continua toujours de suivre exactement l'itinéraire du *Guide*, et de même entre Léon et Compostelle. Mais sur cette dernière partie de la route, certains ajoutaient en outre un second pèlerinage à celui de Saint-Jacques de Galice en remplaçant à l'aller ou au retour le trajet direct de Léon à Compostelle par la traversée des Asturies avec la visite du vieux sanctuaire d'Oviedo. Dans cette ville, en effet, qui avait été au VIII^e siècle le refuge de la monarchie visigothe et d'où était repartie la Reconquête espagnole, la cathédrale Saint-Sauveur était depuis la première moitié du IX^e siècle le centre d'une véritable cité religieuse comprenant plusieurs autres églises parmi lesquelles la *Cámara Santa* était particulièrement célèbre par les « saintes reliques » de son précieux trésor :

« Qui a esté à Saint-Jacques et n'a esté à Saint Salvateur
« A visité le serviteur et a délaissé le Seigneur »,

lit-on dans la *Nouvelle Guide* de 1583. Déjà au XIII^e siècle l'archevêque de Tolède Rodrigo Jiménez de Rada rapportait que le détour auquel avaient été contraints les pèlerins de Compostelle avant l'époque de Sanche le Grand par les incursions sarrasines passait, outre l'Alava, par les Asturies¹¹.

*
**

Sur le parcours des *voies jacobites* en France, le *Guide du Pèlerin de Saint-Jacques* est en général beaucoup moins complet et beaucoup moins précis que sur l'itinéraire à suivre par les pèlerins en Espagne. Là où son auteur paraît être passé lui-même, il relève aussi avec une prédilection marquée les souvenirs qui se rapportent à l'histoire légendaire de la mort de Roland et de ses compagnons; et les indications qu'il donne à ce sujet concordent exactement, sous une forme d'ailleurs moins complète et plus résumée, avec celles que fournit d'autre part la pe-

10. Voir là-dessus : ANGEL DE APRAIZ, *La representación del Caballero en las iglesias de los caminos de Santiago*, *Archiva español de Arte*, n° 46, juillet-août 1941, p. 384-396.

11. *De Rebus Hispaniae*, tome IV, chap. XI.

tite geste consacrée à cette histoire dans le *Pseudo-Turpin*. Mais en dehors de ces détails on ne trouve guère dans le *Guide* qu'une description partielle et en général très sommaire du parcours français des diverses voies qui menaient vers Compostelle; et parmi les monuments et les sanctuaires dont il recommande la visite au cours du voyage, il fait un choix assez restreint dont on ne s'explique pas très bien les raisons.

C'est dans son premier et très court chapitre que le *Guide* énumère les routes du pèlerinage en France; après quoi, au chapitre VIII, il revient plus ou moins longuement sur un certain nombre de points de ces routes pour y signaler « les corps saints qui reposent sur le chemin de Saint-Jacques et que les pèlerins doivent visiter ». Il distingue dans toute la France « quatre voies conduisant à Saint-Jacques et se rejoignant en Espagne pour n'en plus former qu'une à Puente la Reina » après avoir franchi les Pyrénées, la première aux ports d'Aspe, et les trois autres aux ports de Cize. « La première, dit-il, passe par Saint-Gilles, Montpellier et Toulouse; la deuxième par Sainte-Marie du Puy, Sainte-Foy de Conques et Saint-Pierre de Moissac; la troisième par Sainte-Marie-Madeleine de Vézelay, Saint-Léonard en Limousin et la ville de Périgueux; la quatrième par Saint-Martin de Tours, Saint-Hilaire de Poitiers, Saint-Jean d'Angély, Saint-Eutrope de Saintes et la ville de Bordeaux. » Ainsi, dès le début du *Guide*, on peut noter que son auteur ne prend chacune des routes qu'au milieu de son parcours, à partir d'un des points par où elles passent, et non pas depuis leur origine. Plus loin, au chapitre VIII, la même remarque s'impose, et l'on y constate également que les descriptions du *Guide* portent surtout sur ce que son auteur a vu personnellement, et qu'il relève d'une façon toute particulière, en France comme en Espagne, ce qui a trait à la légende de la mort de Roland.

C'est la quatrième route, la *Via Turonensis*, comme il l'appelle au chapitre VIII, qui lui est, avons-nous vu, plus spécialement familière; et c'est pourquoi il y signale dès le chapitre I^{er} un plus grand nombre de points notables que sur les trois autres. Pour en décrire les sanctuaires, il remonte, au delà de Poitiers, jusqu'à « la ville d'Orléans », où il mentionne à la cathédrale le bois de la Sainte-Croix et le calice de saint Euverte, à l'église consacrée à ce saint évêque et confesseur le corps de celui-ci, et à l'église Saint-Samson « le couteau qui a véritablement servi

à la Cène ». Puis ce sont : à Tours le corps de saint Martin, dont la châsse magnifique se trouvait dans la vaste basilique que l'on était alors en train d'élever en l'honneur de l'apôtre des Gaules « à la ressemblance de l'église de Saint-Jacques »; — à Poitiers le corps de saint Hilaire, dont le tombeau est « décoré à profusion d'or, d'argent et de pierres très précieuses » dans une « grande et belle église favorisée de même par de fréquents miracles »; — à Saint-Jean d'Angély, dans une « vaste basilique », le « très saint chef » de saint Jean-Baptiste, « vénéré nuit et jour par un chœur de cent moines et illustré par d'innombrables miracles »; — à Saintes, le corps de saint Eutrope, dont la passion est racontée dans un long récit inséré à cette occasion en entier dans le *Guide*; — à Blaye, « au bord de la mer », dans l'abbaye consacrée à saint Romain dont il convient également de demander la protection, le « corps du bienheureux Roland, martyr », dont sont rappelés les exploits et la passion à Roncevaux; — à Bordeaux, le corps du « bienheureux évêque et confesseur Severinus », que l'on appelle dans cette ville saint Seurin, et dont la basilique conserve l'olifant de Roland, fendu conformément à l'histoire par le souffle du héros; — dans les Landes enfin, au bourg de Belin, les corps des autres « saints martyrs » de Roncevaux, « Olivier; Gondebaud, roi de Frise; Ogier, roi de Dacie; Arastain, roi de Bretagne; Garin, duc de Lorraine, et bien d'autres encore des compagnons d'armes de Charlemagne qui, après avoir vaincu les armées païennes, furent massacrés en Espagne pour la foi du Christ ».

Comme l'a longuement analysé Joseph Bédier, de nombreux souvenirs de la même légende étaient conservés aussi le long d'une autre route, celle que le *Guide* appelle la *Via Egidiana*, puis, un peu plus loin, la *Via Tolosana*. C'est évidemment pour cette raison que l'auteur du *Guide* insiste également sur cette route plus que sur la deuxième et la troisième. Les détails qu'il donne sur les sanctuaires qu'il y mentionne paraissent indiquer qu'il en avait personnellement visité certains, peut-être avant de faire le voyage de Poitiers à Compostelle; il dit expressément avoir vu à Saint-Gilles du Gard un témoin oculaire d'un miracle du saint patron de cette ville, et semble avoir en outre visité Arles, mais non pas les autres lieux qu'il énumère sur cette route. Il y remonte jusqu'à Arles, où sont les corps de saint Trophime, saint Césaire, saint Honorat, saint Genès; là il décrit l'antique

colonne de Trinquetaille et le cimetière des Aliscamps avec la basilique Saint-Honorat et sept autres églises; mais alors que le *Pseudo-Turpin* mentionne aux Aliscamps la sépulture d'une partie des morts de Roncevaux, le *Guide* omet d'y relever cette tradition, attestée cependant aussi dans la *Chanson de Roland* et dans plusieurs autres versions de la légende carolingienne¹². Puis vient à Saint-Gilles la description longue et détaillée de la grande abbatale bénédictine où le corps du « très pieux confesseur et abbé » reposait derrière l'autel sous une grande châsse d'or ornée de magnifiques images sculptées. C'est ensuite Saint-Guilhem du Désert, avec le corps du bienheureux confesseur « le très saint Guillaume, illustre porte-enseigne et comte du roi Charlemagne, soldat très courageux, très savant à la guerre, qui apporta ensuite le bois de la Sainte-Croix dans la vallée de Gellone et y mena la vie érémitique ». Après quoi l'on trouve Saint-Thibéry, avec les corps des saints martyrs d'Agde, Tibère, Modeste et Florence, qui « reposent sur les rives de l'Hérault dans un très beau sépulcre »¹³. Et c'est enfin à Saint-Sernin de Toulouse la vaste église en construction où s'observe la règle des chanoines de Saint-Augustin et où est enseveli « le très saint corps du bienheureux évêque et martyr Saturninus » dont la passion au Capitole de cette ville est brièvement racontée.

Sur les deuxième et troisième routes, qui traversaient l'une et l'autre le Massif Central, le *Guide* est beaucoup plus sobre de détails. Sur l'une, la *Via Podiensis*, il se borne à quelques mots rapides, y mentionnant seulement, par ouï-dire à ce qu'il semble, la basilique qu'il indique comme étant alors en cours d'édification sur le corps de sainte Foy vierge et martyre dans la vallée de Conques, et « où l'on observe à la gloire de Dieu la règle de saint Benoît ». Et quant à l'autre route, la *Voie Limousine* « qui va vers Saint-Jacques par Saint-Léonard », il ne fait guère que rap-

12. Joseph BÉDIER a exposé dans ses *Légendes épiques* (tome III, p. 354-360) comment il a dû exister deux traditions différentes sur le retour de Charlemagne et l'ensevelissement des preux, l'une se rapportant à la route par Bordeaux et Blaye, l'autre à la route par la Provence. La tradition sur la route de Provence par Saint-Gilles et Arles, que l'on trouve reprise en particulier dans la *Karlamagnussaga* scandinave, a gardé par la suite assez de crédit pour que l'on ait pu aller plus tard jusqu'à montrer à Saint-Honorat des Aliscamps le tombeau de Roland lui-même.

13. Saint-Guilhem du Désert et Saint-Thibéry se trouvaient en réalité, comme nous verrons plus loin, sur deux routes différentes; et c'est ce qui nous donne à penser que l'auteur du *Guide* n'était pas lui-même passé par là.

porter à ce propos la légende de trois saints, dont on y peut voir le tombeau : la bienheureuse Marie-Madeleine, dont les « précieux restes » proviennent à Vézelay d'Aix-en-Provence; le bienheureux confesseur Léonard, dont le saint corps est dans l'an-

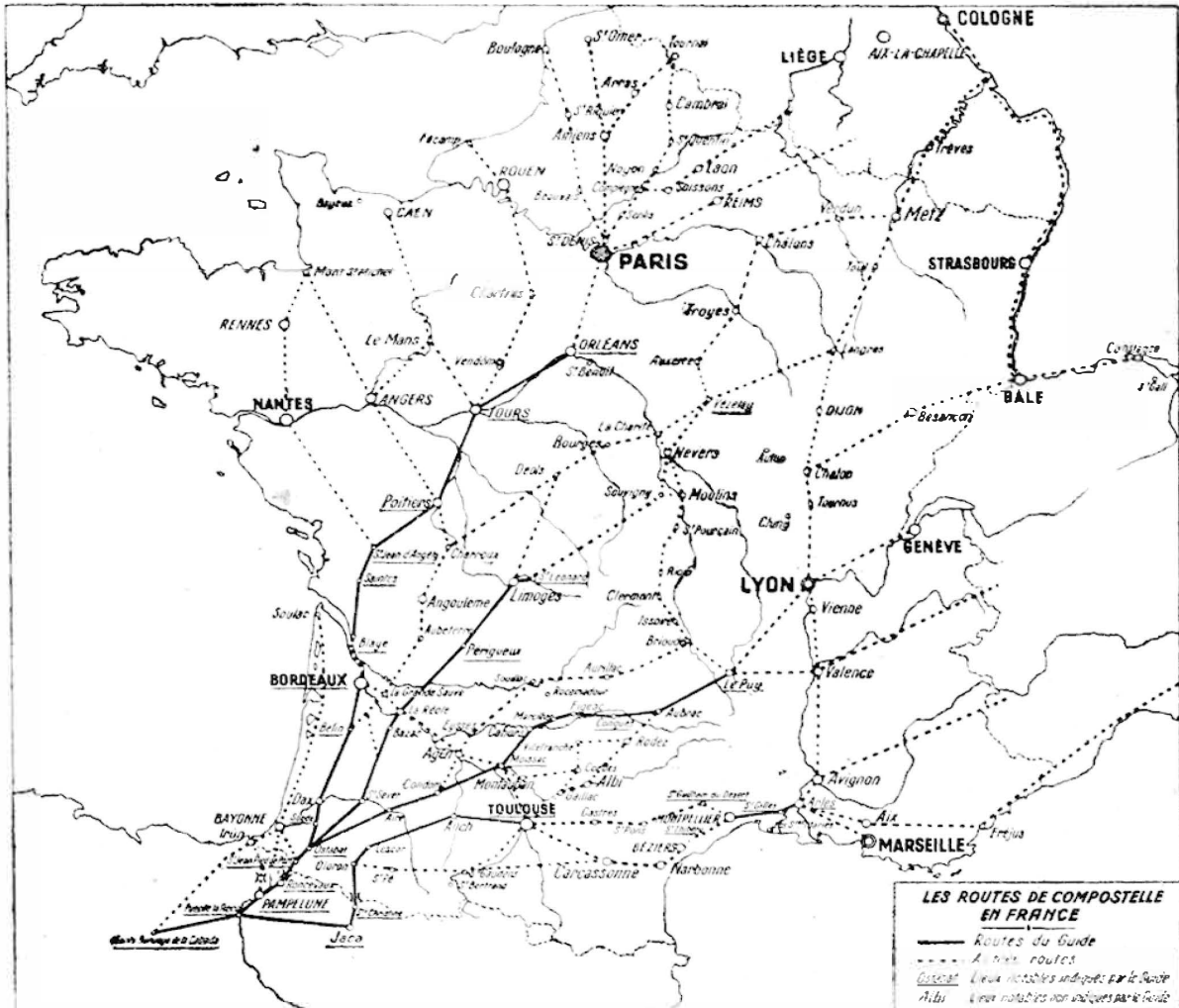


FIG. 2. — LES ROUTES DU PÈLERINAGE DE SAINT-JACQUES DE COMPOSTELLE EN FRANCE.

cienne localité de Noblet l'objet d'une exceptionnelle dévotion¹⁴; saint Front enfin, l'évêque et confesseur sacré à Rome par saint Pierre et envoyé prêcher à Périgueux. Dans cette ville aussi, spé-

14. Le *Guide* vitupère à ce propos contre les moines de Corbigny en Nivernais auxquels il reproche avec véhémence d'avoir frauduleusement donné le nom de saint Léonard à un corps qui était en réalité celui d'un autre, tels les Hébreux dont parle le Psalmiste, qui « échangèrent leur gloire contre la figure d'un veau ».

cifie le *Guide*, on est en train de bâtir une basilique sous le vocable de son saint patron, et le corps de ce dernier y repose dans un tombeau de forme ronde comme le Saint Sépulcre, plus beau que tous les autres sépulcres de saints et ne ressemblent à aucun d'entre eux.



On remarquera combien est incomplète la liste des sanctuaires ainsi énumérés par le *Guide* sur ces voies jacobites, sur celles en particulier qui traversent le Massif Central. C'est ainsi qu'il ne dit rien de Saint-Martial de Limoges, dont l'illustre abbaye était pourtant une des plus importantes maisons bénédictines de la route, et dont l'église aujourd'hui détruite du Saint-Sauveur doit être considérée beaucoup plus sûrement que Sainte-Foy de Conques et Saint-Martin de Tours comme le prototype de celles de Saint-Sernin de Toulouse et de Saint-Jacques de Compostelle¹⁵; et il ne parle pas davantage de Notre-Dame du Puy, dont la dévotion était partout fameuse, notamment en Espagne, et jusque chez les Arabes. Tandis qu'il donne par ailleurs tant de détails sur la traversée des Pyrénées, il ne dit pas un mot de celle du Massif Central, assez dangereuse pourtant pour avoir donné naissance, dès le début du xii^e siècle, à l'ordre hospitalier d'Aubrac, ce « petit Saint-Bernard de la France », créé pour secourir les pèlerins de Saint-Jacques dans la partie la plus sauvage des montagnes du Rouergue. Entre Le Puy et Moissac, le *Guide* ne cite aucune des grandes abbayes et cathédrales romanes de ce parcours, Figeac, Marcilhac, Cahors. De même, entre Vézelay et Limoges, il ne mentionne pas, avant et après Bourges, les grandes abbayes bénédictines de La Charité-sur-Loire et de Déols. Là pourtant, les monuments sont encore aujourd'hui plus explicites que le *Guide*, puisque sur tout le parcours de la *Voie Limousine*, à La Charité, à Bourges, à Déols, et jusqu'à La Souterraine et à Bénévent dans la Creuse l'emploi de l'arc polylobé à la mode hispano-mauresque jalonne en quelque sorte la marche de retour des pèlerins de Compostelle.

Mais c'est surtout sur l'origine du parcours des quatre routes

15. On pourra se reporter là-dessus à notre étude sur *Le Pèlerinage de Compostelle et l'architecture romane*, *Archivo Español de Arte* (sous presse).

énumérées par le *Guide* que celui-ci néglige presque totalement de nous renseigner.

Par delà Saint-Gilles et Arles, la *Via Tolosana* venait d'Orient et d'Italie. C'est pourquoi le *Pseudo-Turpin* poursuit sur cette route l'énumération des sépultures des preux carolingiens jusqu'à Rome, où reposent, dit-il, les corps « du préfet Constantin et d'un grand nombre de Romains et d'Apuliens ». Vers Arles convergeaient les routes qui amenaient les pèlerins d'Italie vers la Provence et les vallées des Alpes. On y passait en venant des anciennes cités de Fréjus et de Marseille, d'Aix, d'Avignon, de toute la vieille « province » où subsistaient tant de restes antiques et de souvenirs des origines chrétiennes. A Marseille, pourtant, l'ancienne abbaye de Saint-Victor avait, comme Saint-Ruf d'Avignon, d'importantes relations avec l'Espagne et de nombreuses possessions dans ce pays. De tout cela le *Guide* ne parle point, non plus, près de Saint-Gilles, que du pèlerinage encore aujourd'hui fameux des Saintes-Maries de la Mer avec son église romane curieusement fortifiée.

Par la *Via Podiensis* le *Guide* indique bien qu'« allaient vers Saint-Jacques les Bourguignons et les Teutons ». Mais non seulement il ne dit rien du sanctuaire, fameux entre tous, de Notre-Dame du Puy; au delà de cette ville étonnante dans les monuments de laquelle on sent partout des rapports avec l'Espagne arabe et mauresque, il ne parle pas non plus de Valence, ni de Vienne, où le *Codex Calixtinus* situe la sépulture de Turpin, ni de Lyon, la vieille métropole des Gaules où avait été versé le sang de tant d'illustres martyrs. C'est par Lyon pourtant que l'on venait de Suisse, de Bavière, d'Autriche, de la région du Rhin, par la haute vallée du Rhône et Genève ou par le bassin de la Saône et du Doubs. C'est dans ces régions par delà Lyon que s'élevaient les grands monastères bénédictins de Bourgogne, Cluny, Tournus, Chalon-sur-Saône, Dijon, Autun; puis on communiquait par Besançon et Bâle avec Constance et Saint-Gall, par Metz et Trèves avec Cologne et Aix-la-Chapelle, la capitale impériale dont le *Pseudo-Turpin* décrit avec le palais de Charlemagne l'église-rotonde à deux étages pourvue par lui d'insignes reliques et construite pour recevoir son tombeau.

La *Voie Limousine* venait également de Bourgogne, mais en passant par Vézelay où l'on affluait aussi de Lorraine et de Champagne, de l'Ardenne et de la Belgique, par Verdun, par Châlons-

sur-Marne, par Reims, puis par Troyes et par Auxerre, toutes ces cités de l'Est et du Nord-Est dont les cathédrales et les abbayes sont encore, malgré les guerres et les invasions, pleines de l'histoire religieuse et politique des origines chrétiennes, mérovingiennes et carolingiennes de la France.

Et quant à la quatrième route, la *Via Turonensis*, non seulement le *Guide* ne remonte pas pour la décrire au delà d'Orléans et passe sous silence à côté de cette ville le sanctuaire fameux de Saint-Benoît-sur-Loire, mais encore il néglige d'indiquer toutes les voies latérales qui venaient y affluer le long de son parcours. Or, par Paris et par Saint-Denis, dont le *Pseudo-Turpin* met par ailleurs la puissante abbaye sur le même rang pour la France que la cathédrale de Saint-Jacques elle-même pour l'Espagne, puis par les cités qui furent jusqu'au XVIII^e siècle si riches en fondations monastiques anciennes de Lagny, de Meaux, de Soissons et de Laon, de Senlis, de Compiègne, de Noyon, de Saint-Quentin et de Cambrai, d'Arras et de Tournai, de Beauvais, de Saint-Riquier, de Boulogne, de Saint-Omer, cette route amenait les pèlerins des provinces du Nord, des Pays-Bas et de toute l'Europe septentrionale. En outre, de Tours à Poitiers venaient s'y déverser les voies qui amenaient de Normandie et d'Angleterre, depuis Fécamp, Jumièges et Saint-Wandrille par Rouen et Chartres, puis par Bonneval, Châteaudun, Vendôme, Marmoutiers, ou bien, depuis l'illustre sanctuaire du Mont-Saint-Michel et depuis Bayeux et Caen, par les vieilles cités du Mans ou d'Angers. A Saint-Jean d'Angély et à Saintes, c'est de Bretagne que l'on venait enfin en passant par Nantes; et c'est à Nantes en effet que le *Pseudo-Turpin* remonte par delà les sanctuaires énumérés par le *Guide* de Belin, de Bordeaux et de Blaye pour y situer, comme par delà les Aliscamps d'Arles jusqu'à Rome, les sépultures des preux morts à Roncevaux.

**

C'est qu'en dehors des quatre *voies jacobites* énumérées par le *Guide*, il en existait plusieurs autres dont il ne parle point, que nous savons pourtant avoir été suivies par les pèlerins dès le XII^e siècle, et le long desquelles se trouvaient dès lors d'importants sanctuaires qu'il ne mentionne pas davantage. Nous savons par exemple qu'en dehors de la voie de terre, on venait fréquemment aussi par mer de Normandie, de Bretagne et d'Angleterre.

On débarquait alors au Sud de l'estuaire de la Gironde à Soulac, où la petite basilique de Notre-Dame des Sables a récemment ressurgi des dunes, et de là on suivait jusqu'à Bayonne la côte des Landes en passant par la vieille église d'Andernos, puis par Mimizan, où l'on voit encore dans ce qui reste du prieuré bénédictin de Notre-Dame une des statues de saint Jacques les plus anciennes et les plus remarquables du Sud-Ouest.

Entre la *Via Turonensis* et la *Voie Limousine*, on passait souvent par une autre route qui allait par Angoulême de Charroux à Aubeterre. A Charroux, l'abbaye était au XII^e siècle une des plus importantes de ce temps, et l'on y pouvait voir alors un magnifique sanctuaire dans la vaste église bâtie sur un plan dont M. Jean Hubert a montré l'origine carolingienne¹⁶, avec une énorme rotonde médiane dont il ne subsiste que la partie centrale, haute encore comme une tour. De toutes parts dans cette région des Charentes, les monuments romans attestent dans le décor de l'architecture la connaissance de l'Espagne et l'influence du pèlerinage de Compostelle. Et outre les grands monastères qui s'élevaient ensuite aux points de passage de la Garonne sur les deux voies indiquées par le *Guide* de Tours et de Limoges, à Blaye et à Bordeaux ou à La Réole, un autre non moins important, mais que le *Guide* ne mentionne pas, non plus d'ailleurs que celui de La Réole, marquait à la Grande Sauve un point intermédiaire de passage un peu avant le fleuve, en même temps que c'était une des principales stations du pèlerinage : là de nombreux pèlerins se rassemblaient, revêtaient le costume à coquilles, prenaient le bourdon, la gourde et la panetière, puis partaient rejoindre directement dans les Landes une des voies décrites par le *Guide*.

De même entre la *Voie Limousine* et la *Via Podiensis* on pouvait traverser le Massif Central par d'autres routes. On passait alors par Aurillac, où l'importante abbatiale aujourd'hui détruite de Saint-Géraud ressemblait peut-être aux grandes basiliques de Tours, de Limoges et de Toulouse, puis par Souillac, où l'église bénédictine de Notre-Dame existe encore, couverte d'une série de coupes comme Saint-Front de Périgueux. Non loin de Souillac, le pèlerinage de Rocamadour devait acquérir bientôt lui aussi une réputation considérable et se créer d'autres titres de noblesse en

16. *L'art préroman*, Paris, 1938.

se rattachant à la légende épique de Roland. En continuant vers le Sud-Ouest, on trouvait aux portes de Villeneuve-sur-Lot, la vieille fondation bénédictine d'Éysses, dont la curieuse abbatale, ruinée pendant les Guerres de Religion et finalement détruite au xvi^e siècle, était peut-être déjà préromane et avait été bâtie en tout cas sur un plan rayonnant analogue à celui de la célèbre église carolingienne de Germigny-des-Prés. Enfin l'on atteignait la Garonne à Agen où, comme le rapporte le *Guide*, sainte Foy avait subi le martyre, et avec elle l'évêque saint Caprais auquel était consacrée dans cette ville la collégiale romane devenue aujourd'hui la cathédrale.

De même encore, au Sud de la *Via Podiensis*, on pouvait suivre plusieurs routes qui gagnaient Toulouse par Gaillac. On traversait ainsi le Rouergue au Sud de Conques, par Rodez et par Villefranche, puis l'Albigeois par Cordes ou Albi, tous endroits où les souvenirs du pèlerinage sont demeurés nombreux jusqu'à nos jours.

D'autres itinéraires doublaient aussi la *Via Tolosana*; et il convient de remarquer à ce propos que Saint-Guilhem du Désert et Saint-Thibéry, dont les abbayes sont mentionnées par le *Guide* parmi les plus illustres sanctuaires situés sur cette route, se trouvaient en réalité sur deux voies différentes. C'est pourquoi l'on peut se demander si son auteur est jamais passé par là. L'une de ces routes, la plus directe et proprement voie toulousaine, coupait au Nord pour aller de Saint-Gilles et de Montpellier à Toulouse par Saint-Guilhem, Lodève, Castres et Puylaurens. L'autre passait à partir de Montpellier un peu plus au Sud par Saint-Thibéry, puis par les vieilles villes de Béziers, où le *Pseudo-Turpin* attribue à Charlemagne la fondation de l'église Saint-Jacques, et de Narbonne, où se trouvaient les importantes abbayes de Saint-Paul et de Lamourguié. Après Narbonne, le monastère de Lagrasse avait été aussi, disait-on, fondé par Charlemagne. Cette deuxième route du Languedoc laissait ensuite l'Aude à Carcassonne, pleine également d'anciens souvenirs et conservant autour de la puissante acropole de sa Ville Haute ses fortifications fameuses, demeurées en partie visigothes. Et de là, l'on pouvait encore, laissant sur sa droite Toulouse et Auch, longer de plus près les Pyrénées par Saint-Gaudens et Montréjeau ou par les sanctuaires géminés de Valcabrière et de Saint-Bertrand de Comminges, puis par la Bigorre et l'abbaye de Saint-Pé de Générés

dont la grande église romane, remarquable à la fois, avant sa destruction partielle au xvii^e siècle, par des traditions architecturales carolingiennes et par un riche décor hispano-mauresque, conserve encore aujourd'hui sur une porte ancienne une inscription attestant sa place importante sur la route du pèlerinage.

Enfin, tout le long de ces diverses voies qui convergeaient ainsi vers la grande boucle de la Garonne pour traverser ensuite la Guyenne et la Gascogne, toutes sortes de chemins permettaient de passer de l'une à l'autre. De la Bourgogne et de Vézelay par exemple, on pouvait rejoindre la route du Puy en parcourant d'abord la partie nivernaise du bassin de la Loire et de l'Allier avec les grandes abbayes de La Charité, de Saint-Étienne de Nevers, de Souvigny, de Saint-Pourçain, puis en visitant en Auvergne les sanctuaires préromans et romans de cette province où les relations artistiques avec l'Espagne mozarabe ont été bien souvent constatées : Riom, Clermont, Issoire, Brioude. Ou bien encore de Rodez et de Cordes, au lieu de gagner Toulouse par Gaillac, on rejoignait souvent Moissac par Montauban, dont la principale église paroissiale est restée depuis le Moyen âge sous l'invocation de saint Jacques. Sur la rive droite de la Garonne passait en particulier la plus importante de ces transversales unissant les grandes voies jacobites et permettant d'aller de l'une à l'autre en joignant, le long du fleuve ou non loin de son cours, Toulouse à Bordeaux par Moissac, Agen, Port-Sainte-Marie, Marmande, La Réole et La Grande-Sauve.

*
**

Dans la région du Sud-Ouest, à laquelle aboutissait ainsi tout le réseau des routes du pèlerinage de la France entière, nous venons de voir comment il existait plusieurs routes importantes en plus des quatre voies principales énumérées par le *Guide* qui venaient de Blaye et de Bordeaux par Belin, Dax et Saint-Jean de Sorde, de La Réole par Bazas, Mont-de-Marsan et Saint-Sever « Cap de Gascogne », de Moissac par Lectoure, Condom et Aire-sur-l'Adour, de Toulouse par Gimont et par Auch. L'une amenait les pèlerins le long de la côte de l'Océan depuis Soulac jusqu'à Bayonne; d'autres traversaient la Garonne à la hauteur de La Grande Sauve et en face d'Agen pour rejoindre les voies jacobites du *Guide* vers Belin ou Captieux dans les Landes et à Condom sur la Baïse; d'autres encore passaient au Sud de Toulouse par le

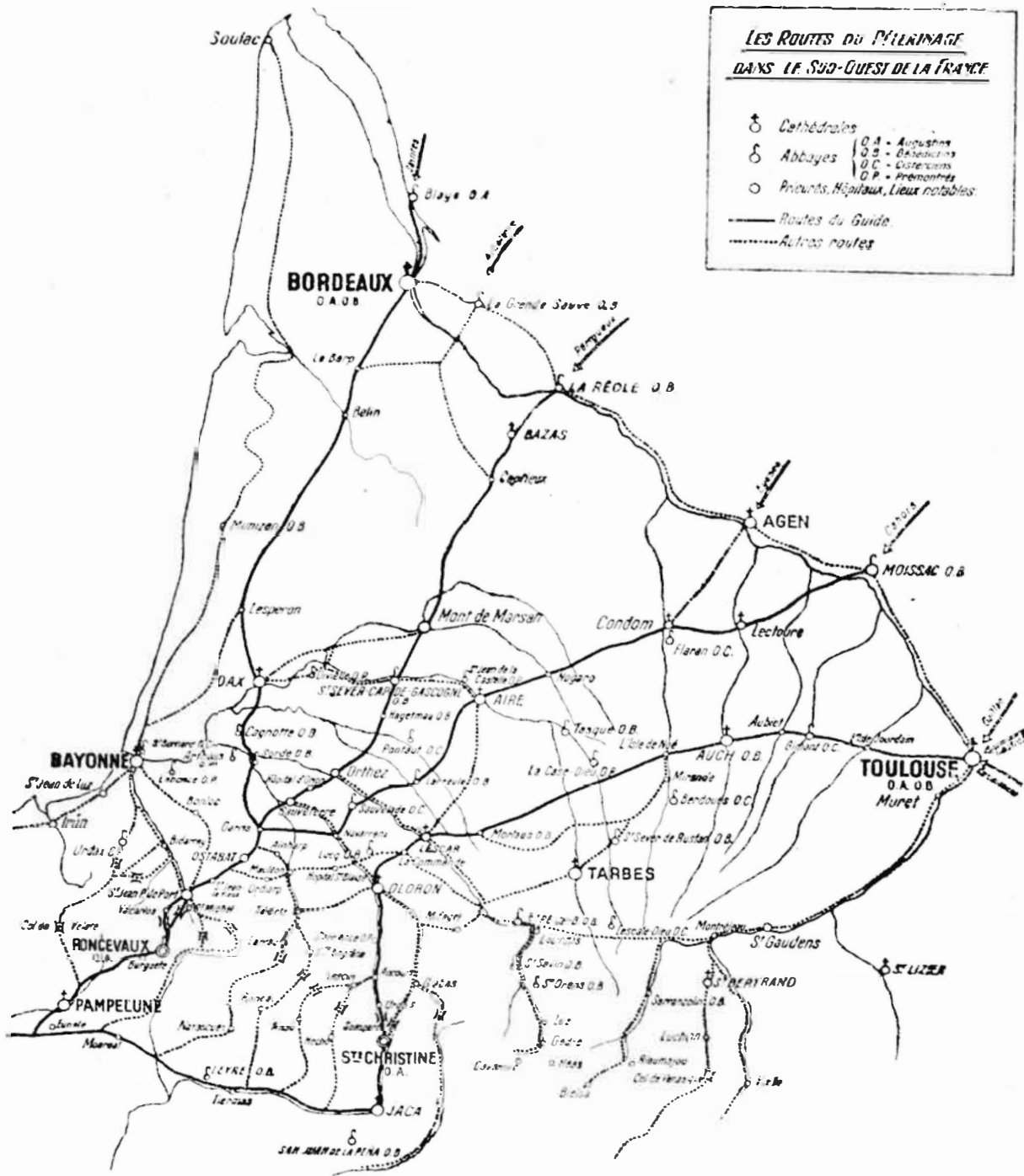


FIG. 3. -- LES ROUTES DU PÈLERINAGE DE SAINT-JACQUES DE COMPOSTELLE DANS LE SUD-OUEST DE LA FRANCE.

Comminges et la Bigorre jusqu'à Saint-Pé de Générès. Là aussi, et plus encore, des chemins transversaux permettaient en outre de passer de l'une à l'autre de ces routes pour aboutir aussi bien aux ports de Cize ou au Somport d'Aspe; et d'autre part il arrivait parfois que, par erreur ou non, les pèlerins franchissent le faite des montagnes par d'autres cols près desquels des chapelles et des refuges attestent encore aujourd'hui comment ils pouvaient, dès le Moyen âge, trouver quelque abri en dehors des grands hôpitaux de Roncevaux et de Sainte-Christine.

La route qui venait de Soulac en longeant le littoral de l'Océan traversait l'Adour à Bayonne. Elle était en outre rejointe un peu au Nord de cette ville par une voie secondaire qui permettait d'y venir de Bordeaux en quittant à Lesperon la route décrite par le *Guide* comme passant par Belin et se dirigeant ensuite sur Sorde. Dès le xii^e siècle, en effet, certains pèlerins préféraient éviter par Bayonne la région montagneuse de Roncevaux; ils suivaient de là le littoral du Pays basque français par Bidart, Saint-Jean-de-Luz et Urrugne pour gagner Irun et Tolosa, puis l'Alava; et dans tous ces endroits la dévotion à saint Jacques est encore attestée par des œuvres d'art ou des fondations pieuses d'époques diverses. D'autre part, de Bayonne on pouvait également rejoindre à Saint-Jean-Pied-de-Port la route qui menait aux ports de Cize par deux chemins où les pèlerins trouvaient pour les accueillir des commanderies-hôpitaux dépendant de Roncevaux : l'un de ces chemins passait par le bourg d'origine romaine de Hasparren et par la commanderie de Bonloc; l'autre suivait la vallée de la Nive, où l'église romane de l'ancienne commanderie de Bidarray existe encore dans un site admirable.

Les trois routes décrites par le *Guide* qui venaient de Bordeaux, de La Réole et de Moissac pour se réunir à Ostabat étaient de même reliées entre elles par d'autres chemins que les pèlerins prenaient souvent. C'est ainsi que l'on passait maintes fois à travers les Landes de Mont-de-Marsan à Dax, ou d'Aire-sur-l'Adour à Saint-Sever Cap de Gascogne, et de là également à Dax. Et de même on traversait fréquemment la Bigorre par l'importante abbaye bénédictine de Saint-Sever de Rustan et la ville épiscopale de Tarbes après avoir quitté la route qui venait vers Lescar de Toulouse et d'Auch pour rejoindre à Lourdes ou à Saint-Pé de Générès celle qui venait plus au Sud vers Oloron de Saint-Gaudens ou de Saint-Bertrand-de-Comminges.

Mais c'est surtout dans le Béarn et le Pays basque qu'une infinité de chemins jalonnés de commanderies, de pricurés, d'hospitaux et de fondations de toutes sortes pour accueillir les pèlerins s'enchevêtraient de toutes parts entre les voies principales. D'Aire-sur-l'Adour, d'Orthez et de Sauveterre ou de Navarrenx, au lieu de continuer sur Ostabat et Roncevaux, on pouvait rejoindre à Lescar ou à Oloron la route du Somport; et inversement de Lescar ou d'Oloron on allait souvent rejoindre par Navarrenx ou par Mauléon les diverses routes qui convergeaient vers Roncevaux par Garris, Ostabat et Saint-Jean-Pied-de-Port. Et c'est pourquoi dans toute cette région de nombreux monuments tels que les églises de Bidarray, de Sainte-Engrâce, d'Ordarp, de l'Hôpital-Saint-Blaise, de Mifaget, de Gabas, attestent encore quelle fut, dès le xii^e siècle, l'importance des fondations spécialement destinées au pèlerinage en dehors des grandes routes seules indiquées par le *Guide*.

Ce que la répartition de toutes les fondations monastiques et hospitalières issues du pèlerinage de Saint-Jacques indique en outre, c'est que les pèlerins ne passaient pas seulement le faite des montagnes, comme on pourrait le croire d'après le *Guide*, par les deux grands cols où aboutissaient les vallées de Cize et d'Aspe et après la traversée desquels ils trouvaient accueil sur le versant espagnol dans les deux grands hôpitaux de Roncevaux ou de Sainte-Christine. A l'Ouest de Roncevaux, en passant par l'abbaye des Prémontrés d'Urdax ou par la commanderie des Augustins de Bidarray et Saint-Étienne de Baïgorry, les petits cols de Maya et d'Ispéguy les conduisaient vers Elizondo dans la vallée du Baztan et ensuite par le port de Velate directement à Pampelune. Il y avait là une route ancienne où certains pensent même qu'a pu se livrer plutôt qu'à Roncevaux la bataille de 778 où Roland trouva la mort¹⁷. Entre les ports de Cize et le Somport d'Aspe, la vallée du Saison menait par Mauléon et Tardets, puis Larrau ou Sainte-Engrâce vers les vallées aragonaises de Salazar et de Roncal, ou bien le Gave de Lescun conduisait sous le pic d'Anie vers celles de Siresa et de Hecho ou d'Ansó. Enfin, à l'Est de la vallée d'Aspe et du Somport, c'était toute la série des cols des Pyrénées Centrales. En s'engageant

17. Voir là-dessus : J. BÉDIER, *Les Légendes épiques*, tome III, p. 298-300. — R. FAWTIER, *La Chanson de Roland*, Paris, 1933, p. 147-149.

par la vallée d'Ossau, les pèlerins trouvaient l'hôpital de Gabas, d'où ils pouvaient retomber sur Canfranc et Sainte-Christiné par le col des Moines, mais d'où ils pouvaient aussi redescendre par celui de Saillent vers la vallée du Gallego. Au Sud de Lourdes et d'Argelès, ils pouvaient prendre vers Panticosa par les vallées des Gaves d'Arrens ou de Cauterets, au débouché desquelles l'importante abbaye bénédictine de Saint-Savin dominait la région du Lavedan; ou bien, remontant le Gave de Pau par delà l'autre grande abbaye bénédictine de Saint-Orens et la commanderie des Hospitaliers de Luz, ils pouvaient s'engager à Gèdre soit vers Gavarnie, soit vers Héas, où ils trouvaient également un hôpital avec une chapelle sous la brèche de Roland ou sous le cirque de Troumouse¹⁸. Dans la vallée de la Neste d'Aure, à l'entrée de laquelle se dresse encore à Montoussé une église sous le vocable de saint Jacques, et où subsistent les restes importants de l'ancien prieuré bénédictin de Sarrancolin, l'hôpital de Rioumajou marque au delà de Tramesaygues le passage que l'on prenait vers Bielsa et le Sobrarbe. Enfin l'on passait encore en Espagne par la vallée de Luchon ou par le Val d'Aran. Et après être ainsi parvenu en Aragon, l'on pouvait d'une vallée espagnole à l'autre rejoindre le *Chemin français* vers Compostelle. Mais à partir de là plus à l'Est c'était vers la Catalogne, et vers le pèlerinage à la renommée plus récente de Montserrat que l'on allait du Languedoc outre monts.

*
**

Ainsi, dès l'époque où fut composé le *Livre de Saint-Jacques* et jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, le Chemin de Compostelle a eu un tout autre caractère en Espagne et en France. En Espagne, les pèlerins qui affluaient par la voie de terre vers la Galice suivirent à peu près sans changement depuis le XII^e siècle une seule et même route, celle dont le *Guide du Codex Calixtinus* fixe avec précision les étapes depuis les cols pyrénéens. Elle présenta seulement au cours des âges deux variantes qui ne portaient, en dehors de l'itinéraire décrit par le *Guide*, que sur une partie de son parcours : pour venir en Castille les pèlerins pouvaient la rejoindre à Pampelune ou à Santo Domingo de la Calzada en

¹⁸. Les passages possibles étaient le col de Boucharo pour le cirque de Gavarnie et le col de Héas pour le cirque de Troumouse.

passant par le col de Velate ou l'Alava et le Mont-Saint-Adrien; et entre Léon et Compostelle ils ajoutèrent souvent à l'aller ou au retour le pèlerinage supplémentaire d'Oviedo. En France, cependant, les voies jacobites constituèrent dès l'origine un immense réseau routier qui n'a cessé de se développer et dont l'énumération très sommaire du *Guide* ne saurait donner qu'une idée tout à fait incomplète, car il s'est étendu avec d'innombrables variantes sur tout l'ensemble du pays. On pourrait presque dire qu'il n'y a guère jamais eu en Espagne pour aller à Saint-Jacques qu'un seul *Chemin français*, mais qu'en France au contraire, aussi bien que « tous les chemins menaient à Rome », dans le Sud-Ouest en particulier tous conduisaient à Compostelle. Il ne saurait y avoir de meilleure preuve de l'importance considérable du pèlerinage de Galice dans la vie générale de notre pays, non seulement pendant tout le Moyen âge, mais encore jusqu'à nos jours.